

CHAPITRE 6

SIR JAMES MCPHERSON LE MOINE CULTURE ET PATRIMOINE



The Woolsey Family

On remarque sur ce tableau Julie Le Moine en compagnie de son mari John William Woolsey, de sa belle-mère, de ses quatre enfants et de son frère Benjamin Le Moine, père de sir James McPherson Le Moine.
(William Berczy, 1808-1809, Musée des beaux-arts du Canada)

PARMI LES SILLEROIS QUI AURONT EXERCÉ UNE PROFONDE INFLUENCE SUR LEUR TEMPS ET LEUR ESPACE, sir James McPherson Le Moine se démarque comme un personnage insigne. Humaniste raffiné, érudit engagé, auteur prolifique, défenseur du patrimoine, le châtelain du domaine Spencer Grange ne manque pas d'étonner par l'envergure de l'héritage culturel qu'il a légué aux Canadiens.

Les écrits de sir James McPherson Le Moine font découvrir la vie intellectuelle et bourgeoise du 19^e siècle à Québec, un aspect de notre histoire souvent négligé dans notre historiographie. Les chroniques et les anecdotes de l'éminent Sillerois charment par leur élégance et leur vivacité.



Sir James McPherson Le Moine
(Maple Leaves, Bibliothèque
de la Literary and Historical
Society of Quebec)

DES RACINES FRANÇAISE ET ÉCOSSAISE

L'histoire de la famille de sir James McPherson Le Moine en terre canadienne remonte aux environs de 1656 lorsque Jean Le Moine, natif du village de Pitres (près de Rouen en Normandie), s'établit en Nouvelle-France¹. Le 24 juillet 1662, il épouse Marie-Madeleine de Chavigny, née à Québec de l'union de François de Chavigny et d'Élenore de Grandmaison. Jean Le Moine deviendra un homme important dans la colonie, détenant les titres des fiefs de La Noraie, Sainte-Marie, Gatineau et Louvraies sur l'île des Pins*, près de Trois-Rivières.

Charles, son cousin, qui était arrivé dans la colonie aussitôt la fondation de Ville-Marie, en 1642, se distinguera également. De celui-ci, l'historien Jean-Baptiste Ferland a pu écrire : «Charles était le père de la glorieuse lignée qui a porté si haut, et sur terre et sur mer, le drapeau fleurdelisé de la France en Canada». Ce dernier évoque ici Pierre Le Moyne d'Iberville – célèbre pour ses exploits à la baie d'Hudson et pour l'établissement d'une première colonie en Louisiane – et son frère Jean-Baptiste Le Moyne de Bienville, fondateur de la Nouvelle-Orléans.

Au lendemain de la conquête britannique, les Français qui avaient choisi de demeurer au pays durent prêter allégeance au roi George III. Bien enracinés dans le sol canadien, les descendants de Jean et de Marie-Madeleine, René Le Moine des Pins et son fils Jean-Baptiste – grand-père de notre personnage –, sont de ceux-là. Ils abandonneront cependant le lucratif commerce des fourrures lorsque des marchands britanniques s'y engagent et s'investiront dans le commerce des céréales. Jean-Baptiste obtiendra d'importants contrats d'approvisionnement pour les troupes britanniques.

* Le vocable «des Pins» est parfois associé à la famille Le Moine en raison d'une connexion avec les comtes de Normandie et leurs ancêtres espagnols de la maison des Pins. C'est ainsi qu'une pomme de pin se retrouve au centre des armoiries que Jean Le Moine avait amenées avec lui de France. Celui-ci ajoutera «des Pins» à son patronyme.

À l'automne 1775, alors qu'il participait à une expédition militaire à La Prairie pour tenter de repousser les Américains qui avaient envahi la province de Québec, Jean-Baptiste est capturé et conduit à New York. En raison de l'importance qu'il représentait pour les Britanniques, le Congrès continental refuse de l'échanger contre un prisonnier américain. Gardé en captivité pendant la guerre d'Indépendance, il ne peut s'occuper de ses affaires. Lorsqu'il est enfin libéré et revient au pays, il se retrouve en possession de stocks importants de farine qu'il doit écouler à un prix nettement inférieur au prix d'achat. Les pertes sont énormes. C'est la ruine.

En 1788, Jean-Baptiste Le Moine quitte Montréal avec sa famille pour mettre en valeur les terres ancestrales qu'il possédait près de Trois-Rivières. Quelques années plus tard, on le retrouve à Berthier-en-Haut. Jean-Baptiste s'établit ensuite à Québec après avoir cédé aux sollicitations de son gendre, le négociant John William Woolsey. Son fils Benjamin Le Moine – père de notre personnage – s'y fixe aussi.

Benjamin épouse Julia Ann McPherson le 6 septembre 1810 dans le manoir seigneurial de l'île aux Grues, propriété de ses beaux-parents, Daniel McPherson et Mary Kelly. Originaires d'Écosse, ceux-ci avaient émigré à Philadelphie puis au Canada au lendemain de la déclaration d'Indépendance des Treize colonies. En 1802, ils avaient acheté la seigneurie de l'île aux Grues* de Marie-Geneviève Le Moyne de Longueuil, veuve de Louis-Liénard de Beaujeu.

Le 24 janvier 1825, James Le Moine voit le jour sur la rue Hébert, à proximité des remparts de Québec. Trois ans plus tard, Julia Ann décède et la compagnie Stuart & Le Moine fait faillite. Benjamin confie les plus jeunes de ses 11 enfants – James, Louis-Dunière et David Stuart – à Daniel et Mary McPherson**.

* L'île-aux-Grues et l'île-aux-Oies font partie de la seigneurie de la Rivière du Sud qui avait été concédée au gouverneur Charles Huaut de Montmagny par la Compagnie des Cent Associés, le 5 mai 1646.

** James Le Moine ajoutera le patronyme McPherson au sien pour témoigner sa reconnaissance à ses grands-parents. Dans la suite de ce chapitre, j'utiliserai à l'occasion le patronyme abrégé James Le Moine.



Une volée d'oies blanches sur les battures du Saint-Laurent à Montmagny

L'écrivain raconte ainsi l'environnement de son enfance :

[...] Mes deux frères et moi fûmes accueillis sous le toit du pittoresque manoir seigneurial de l'île aux Grues. L'année suivante, nous accompagnions notre grand-père dans son déménagement à Saint-Thomas de Montmagny, une paroisse populeuse, trente-cinq milles à l'est de Québec, sur la rive Sud du fleuve Saint-Laurent. [...] Nos divertissements d'enfant, durant les vacances, à Saint-Thomas, étaient la pêche à la truite dans la petite Rivière des Perdrix, trois milles en arrière, la chasse aux oiseaux de plage, en août et septembre, sur les vastes étendues à plat de boue qui longent le Saint-Laurent, fouillant parfois les nids d'oiseaux et d'écureuils dans les bois du manoir seigneurial, alors la propriété de William Randal Patton, un Anglais jovial et de bonne nature; mais il était entendu que les nids d'oiseaux ne devaient pas être volés ou dérangés. Saint-Thomas me rappelle vraiment des souvenirs inoubliables et tendres de mon enfance.

Mon goût pour les oiseaux date de cette époque, et c'est alors que j'ai conçu l'idée d'étudier plus minutieusement leur vie. Vingt ans plus tard, au milieu des arbres, des fleurs, et des oiseaux de Spencer Grange, j'ai écrit *Les oiseaux du Canada* et divers autres ouvrages sur l'ornithologie du Canada². (Traduction de l'auteure)

Après son cours primaire à Saint-Thomas de Montmagny, James Le Moine étudie au Petit Séminaire de Québec. Il fait ensuite l'apprentissage du droit auprès du juge Joseph-Noël Bossé. Admis au Barreau en 1850, il travaillera pendant quelques années dans l'étude Kerr & Le Moine. Mais James Le Moine n'est pas heureux dans cette profession, davantage intéressé qu'il est par l'histoire et les sciences naturelles. Le poste d'inspecteur du Revenu pour le district de Québec, qui lui est confié en 1869, lui permettra de consacrer ses temps libres à la recherche et l'écriture dans ses domaines de prédilection.

Au milieu du 19^e siècle, la littérature était encore toute naissante au Canada français: François-Xavier Garneau avait publié son *Histoire du Canada* entre 1845 et 1852 et Philippe Aubert de Gaspé ne publiera *Les Anciens Canadiens* – premier roman canadien français – qu'en 1863.

Les écrits de James McPherson Le Moine – près de 40 ouvrages ainsi que de nombreux articles et brochures – constituent donc des œuvres pionnières des lettres québécoises. Leurs titres suggèrent bien l'étendue des intérêts de l'écrivain: *Ornithologie du Canada*, *Legendary Lore of the Lower St. Lawrence*, *La mémoire de Montcalm vengée*, *Pêcheries du Canada*, *l'Album du touriste, Québec, Past and Present – A history of Quebec 1608-1876*, *Chronicles of the St. Lawrence*, *Picturesque Quebec – a Sequel to Quebec Past and Present*, *Monographies et Esquisses...* Son œuvre maîtresse *Maples Leaves*, qui comprend sept volumes, est publiée entre 1863 et 1906.



Maple Leaves, VII Series, 1906
(Sir James McPherson Le Moine,
Bibliothèque de la Literary and
Historical Society of Quebec)

«Mes origines française et écossaise expliquent l'utilisation du français et de l'anglais – les deux langues principales des temps modernes – dans les travaux que j'ai publiés», indique James Le Moine dans son autobiographie. Selon son arrière petit-neveu, l'historien Roger Le Moine³, James Le Moine écrivait en anglais pour faire connaître la communauté canadienne française à la communauté anglaise qui était traditionnellement unilingue.



Geai bleu [*Cyanocitta cristata*]
(Jean-Jacques Audubon
Birds of America, 1826-1839,
collection privée)

UNE PASSION POUR L'ORNITHOLOGIE

Au moment de la publication du livre *Ornithologie du Canada*, il n'existait au Canada français que deux volumes traitant de cette science naturelle : *Histoire des animaux, des oiseaux, des poissons du Canada* rédigé par Pierre Boucher en 1663 et *Histoire des oiseaux de l'Amérique septentrionale* rédigé par Veillot en 1807. Les travaux de référence dans le domaine étaient tous dans la langue de Shakespeare. *Ornithologie du Canada* de James Le Moine s'inscrit dans la foulée des recherches du professeur Spencer Fullerton Bair (Smithsonian Institute) et de l'ouvrage *Birds of America* de Jean-Jacques Audubon.

Le peintre s'était arrêté à Québec en 1842 à son retour d'une expédition sur la côte du Labrador et avait visité son ami Henry Atkinson au domaine Spencer Wood. À l'occasion d'une conférence à la Literary and Historical Society of Quebec, James Le Moine rappelle cette visite :

Il y en a encore plusieurs parmi nous qui peuvent se rappeler le très digne et courtois gentilhomme aux cheveux blancs et aux yeux noirs perçants, très beau de sa personne – un véritable aristocrate.

À cette époque, Spencer Wood appartenait au défunt Henry Atkinson, un ami très cher du talentueux naturaliste. Ce dernier prenait plaisir, dit-on, à se balader dans le domaine, écoutant sous l'ombrage des pins et des vieux chênes rouges le gazouillement de la grive semblable à une flûte. Ses pas ont occasionnellement foulé, je suis fier de le souligner, la portion du domaine qui m'a été transmise; l'avenue ombragée consacrée par la présence de cet homme de génie, est maintenant connue par mes enfants sous le nom de Avenue Audubon⁴.

En 1856, James Le Moine épouse Harriet Mary Atkinson, nièce de l'industriel Henry Atkinson, lequel était propriétaire du domaine Spencer Grange. James et Harriet héritent du domaine en 1860 et s'y établissent avec leurs filles Sophia Annie et Janet Julia. Situé dans un admirable boisé, Spencer Grange constituait un véritable paradis pour les oiseaux raconte James Le Moine :



Quiscale bronzé
[*Quiscalus ferrugineus*]
(Jean-Jacques Audubon
Birds of America, 1826-1839,
collection privée)

JEAN-JACQUES AUDUBON, PEINTRE NATURALISTE

Né à Saint-Domingue (Haïti) le 26 avril 1785, Jean-Jacques Audubon est le fils naturel d'une créole et d'un planteur français fortuné, officier de marine. Dès l'âge de quatre ans, l'enfant montre de réels talents artistiques qui lui valent d'être accepté en apprentissage dans l'atelier du peintre Jacques-Louis David. En 1803, sans doute pour le soustraire à l'enrôlement dans l'armée de Napoléon Bonaparte, son père l'envoie en Pennsylvanie, soi-disant pour s'occuper des biens qu'il possédait là-bas. Le jeune homme est émerveillé par la diversité et la beauté de la faune et de la flore de la région. Il s'établit définitivement aux États-Unis en 1808.

Jean-Jacques Audubon se distingue des peintres naturalistes contemporains par le fait qu'il situe les oiseaux dans leur habitat naturel, en une pose tout animée. Il réalise l'ambition de sa vie lorsqu'un graveur écossais d'Édimbourg publie son œuvre *Birds of America* en format éléphant (100 cm par 75 cm), entre 1826 et 1839. L'ouvrage renferme 435 planches couleur peintes à la main, représentant 1065 oiseaux de 489 espèces.

Le peintre naturaliste décède à New York le 27 janvier 1852. La Société Audubon fondée en 1885 par George B. Grinnell perpétue sa mémoire. James McPherson Le Moine en devient membre dès 1886.

[...] J'ai dit que les musiciens ailés affluaient dans mes bois: notons les plus connus. D'abord le chantre le plus infatigable et qui laisse choir sa mélancolique ritournelle de la cime des érables, depuis l'aube jusqu'à la tombée de la nuit, pendant la belle saison, la moucherolle olive; puis ces deux belles grives, à voix liquide et vibrante, que les ornithologistes nomment grive de Wilson et grive cendrée, les paysans: la flûte et le hautbois. Puis la grive erratique, notre mélodieux merle, sans lequel nos jardins seraient incomplets au mois de mai, sans lequel le grand orme de la commune semblerait triste aux premiers feux de l'aurore et le chêne centenaire, la gloire du manoir canadien, aurait, comme autrefois ceux de Dodône, le droit de gémir, de se plaindre.

Notons également le pinson à poitrine blanche, le pinson à couronne blanche, le pinson fauve, le pinson chanteur (notre rossignol), le moucherolle doré, la fauvette jaune, l'oiseau bleu ou ministre aux nuances azurées, l'oiseau bleu à poitrine rousse, la fauvette rayée, la fauvette mitrée, la fauvette couronnée, le titiri, la fauvette des pins, le Maryland yellow throat ou fauvette trichas, assez abondante, le roitelet rubis, la fauvette à collier, le roitelet huppé, la pie-grièche boréale, un petit escadron de pics dorés ou piverts, lesquels, tout en épurant les allées des fourmis, nous annoncent la pluie du lendemain, le troglodyte oedon qui se faufile dans les haies, alerte, la queue retroussée, on dirait une souris emplumée. Une petite bande de geais bleus vient de temps à autre, ordinairement avant l'orage, émettre leur note stridente: n'oublions pas le gai chardonneret portant calotte noire et mantille jaune, qui se suspend la tête en bas aux chardons en fleur. Les dégâts



Paruline (fauvette du Canada)
[*Wilsonia canadensis*]
(Jean-Jacques Audubon
Birds of America, 1826-1839,
collection privée)

de margot parmi les jeunes nous ont forcés ce printemps de lui retirer notre protection : la corneille est mise au ban, ainsi que les buses, vautours et éperviers, et pour cause.

La migration printanière des merles s'est prolongée jusqu'au milieu de mai et comme elle s'est opérée sous des circonstances exceptionnelles, j'en dirai quelques mots. Deux cents émigrants, c'est-à-dire cent couples ou plus, composaient ce printemps le gros de la bande; club gai, bruyant, aimant la bonne chère, avec programme arrêté pour chaque jour : au lever du soleil, un bain dans l'onde limpide du ruisseau Belle Borne, puis un copieux déjeuner aux vermisseaux, scarabées, limaçons : le tout servi à point, au frais – dans la prairie voisine. Chacun de courir, chantant, sautillant parmi la rosée; monsieur et madame se contant fleurette, s'agaçant du bec, se culbutant, se promettant les joies inénarrables de la famille dès que la colonie se sera établie au sein des 'fières et mélancoliques solitudes de la baie d'Hudson', où plus tard l'on comptera bien des nids harmonieux.

[...] Un matin, spectacle nouveau pour moi, je trouvai dans la prairie mêlé aux merles un vol assez nombreux de ces beaux oiseaux noirs lustrés, les mainates pourpres; puis, le repas fait, ils accompagnaient leurs commensaux au haut des grands arbres, où soir et matin, ils exécutaient leur partie dans le concert assourdissant de ces derniers.

[...] Je signalerai en passant l'apparition dans mon jardin d'une des plus belles, des plus brillantes espèces que la Floride et la Louisiane voient nicher sur leurs orangers aux fruits d'or. J'ai dit le cardinal. Il est facile de reconnaître au premier coup d'oeil par son chant, sa resplendissante livrée et sa huppe écarlate, le bel étranger : on m'informe que d'autres individus ont encore été vus à la Pointe-Aux-Trembles et au Township de Gosford.

[...] Nous comptons près de dix nids de merles, dont quelques-uns bâtis dans des endroits qui accusent chez ces oiseaux une confiance sans borne dans l'homme; père et mère, jeunes et vieux, arpentent les parterres du jardin, surtout aux premières heures du jour. Le gazon abrite grand nombre de nids de niverolles de Wilson, la nonne : il est facile d'identifier ce joli pinson, couleur d'ardoise foncée : la nonne nous est chère : on estime bien moins les récollets (jaseur du cèdre); ce sont de vrais abbés de la régence, gourmands, insatiables, sans principes; il leur faut les plus belles fraises du jardin; de vrais gargantuas, je vous le jure, pour les cerises; on les tolère, voilà tout. Les pinsons à couronne blanche, à poitrine blanche, les nonnes et les pinsons ordinaires deviennent fort intimes dans leurs relations quotidiennes, je viens d'en avoir la preuve. Un matin, tout récemment, où je déjeunais dans mon salon qui donne sur un plateau recouvert en gravois,



Moucherolle olive
[*Nuttallornis borealis*]
(Jean-Jacques Audubon
Birds of America, 1826-1839,
collection privée)



Couple de cardinaux nordiques
[*Cardinalis cardinalis*]
(Jean-Jacques Audubon
Birds of America, 1826-1839,
collection privée)

ma fille cadette, espiègle de dix printemps, avait voulu me ménager une surprise : je remarquai bientôt par la croisée entrouverte que nos familiers auxquels nous sommes dans l'habitude de jeter les miettes de pain, becquetaient en bien plus grand nombre qu'à l'ordinaire le gravois près des fenêtres ; ce qui me frappa davantage, ce fut de remarquer la disposition symétrique des convives autour du banquet : il y avait trois espèces de pinsons et deux nonnes, posés en cercle, et pas un coup de bec ne portait à faux ; l'enfant me pria de regarder attentivement et que je verrais que le déjeuner était disposé sur un cercle magique qu'une fée charitable avait tracé. Les mets, entremets et pièces de résistance se composaient d'une foule de petites boulettes de pain taillées en carrés, en ronds, en triangles.

Je conclus de là que l'histoire naturelle a des secrets et des aperçus dont les livres ne font pas mention, que cette science peut offrir de l'intérêt non seulement aux Linné, aux Audubon, aux Buffon, aux Cuvier, mais encore au commun des mortels⁵.

L'oiseau bleu, également au rendez-vous dans ce paradis de la gent ailée, charme tout particulièrement James Le Moine...

Près du pommier croissait un tournesol (hélianthe) dont la corolle, amoureusement penchée vers l'astre du jour, laissait épanouir une fleur orange, au milieu d'un feston de verdure. À l'extrémité de chaque feuille, étincelaient, saphirs vivants, d'innombrables gouttelettes de rosée ; au centre du tournesol gisait une ravissante petite créature dont la poitrine et les ailes azurées se détachant de l'acanthé et du vert tendre, miroitaient aux rayons du soleil levant : le petit maestro me salua de quelques roulades mélodieuses, puis il s'envola. J'étais ravi de tant de splendeurs : ce spectacle, que peut-être il ne me sera jamais donné de revoir, avec une telle mise en scène, m'éblouit par sa magnificence – par la variété et l'harmonie de ses contrastes. Était-ce, me demandai-je, la réalité ou bien une scène féerique des *Mille et une nuits* ?

[...] Ce n'était pas une vision féerique qu'il m'était donné de voir, mais simplement l'oiseau bleu du Canada, dans tout l'éclat de sa livrée printanière – de son costume nuptial. C'est un oiseau actif, alerte et bon musicien. Il choisit la plus haute branche d'un grand arbre et y gazouillera pendant une demi-heure sans interruption. Son ramage est une répétition de notes courtes, émises d'abord avec force et rapidité, ensuite décroissantes, comme s'il était épuisé : puis il recommence. Ce chant se continue depuis mai jusqu'en juillet et août, temps où il cesse. Quand on le dérange sur son nid, il fait entendre un seul cri, chip, d'un ton sec⁶.



Oiseau bleu de l'Est
[*Salia Sialis*]
(Jean-Jacques Audubon
Birds of America, 1826-
1839, collection privée)

Benjamin Sulte présente le musée que James Le Moine avait créé pour conserver des spécimens de l'avifaune par l'art de la taxidermie :

Une des plus grandes attractions en visitant *Spencer Grange* était son musée des oiseaux canadiens, comprenant les deux tiers de la gent ailée du Dominion, plus un échantillonnage intéressant de spécimens étrangers, et une collection d'œufs d'oiseaux. Notre ami, connu depuis longtemps chez les naturalistes canadiens pour ses efforts constants pendant 20 ans pour populariser la merveilleuse et instructive étude de l'ornithologie, a évidemment rencontré plus d'un allié, voire même plusieurs sympathisants. Chaque catégorie d'oiseaux possède son espace; une étiquette indique son habitat et son nom. Les grives et les gobe-mouches du Canada, avec leurs délicieuses et éclatantes teintes et leurs rayures délicates en forme de flèche, sont particulièrement frappantes.

Le coucou avec son dos couleur cannelle doit être un gracieux ménestrel dans nos vertes haies en juillet, quoique je suis honteux d'admettre que je n'ai jamais eu la chance de le rencontrer. Le loriot, le geai bleu, l'oiseau officier, l'oiseau rouge de l'été, l'oiseau bleu et le pic à ailes dorées forment un groupe d'une beauté saisissante, un idéal parfait, dirais-je, en cet endroit superbement habité par nos choristes à plumes⁷.
(Traduction de l'auteure)

SPENCER GRANGE, RENDEZ-VOUS CULTUREL

Pendant près d'un demi-siècle, de 1864 à 1912, le domaine Spencer Grange constituera un rendez-vous culturel unique à Québec. Des historiens, des écrivains, des journalistes et des hommes politiques le fréquenteront assidûment.



Spencer Grange, rendez-vous culturel de Québec
(*Maple Leaves*, 1906,
Bibliothèque de
l'Assemblée nationale)

FRANÇOIS-XAVIER GARNEAU, PREMIER HISTORIEN CANADIEN FRANÇAIS

Notaire, poète et historien, Garneau a exercé une profonde influence sur la pensée et la littérature de son époque au Canada français.

Élève brillant, il devra cependant renoncer aux études classiques parce que ses parents ne possédaient pas les ressources nécessaires pour l'envoyer au Petit Séminaire. À l'âge de 16 ans, François-Xavier



François-Xavier Garneau
(Paul Chevré, 1912, chemin Saint-Louis, Québec)

Garneau entreprend un stage de cinq ans dans l'étude du notaire Archibald Campbell. Il profite de ses moments de loisir pour se plonger dans la lecture des classiques latins, français et anglais mis à sa disposition par le notaire. Un voyage d'un mois en septembre 1828 – comme compagnon d'un Anglais, sur la recommandation du notaire Campbell – le conduit à Saint-Jean au Nouveau-Brunswick, à Boston, New York, Albany, Rochester, Buffalo, Queenston, York (aujourd'hui Toronto) et Kingston. Dans son récit de voyage publié en 1855, Garneau mentionne que le périple lui avait permis de connaître le Haut-Canada et les États-Unis.

Garneau termine sa cléricature en juin 1830. L'année suivante, il part pour Londres où il travaillera pendant deux années comme secrétaire du député Denis-Benjamin Viger. Celui-ci avait été envoyé dans la capitale londonienne par la Chambre d'assemblée du Bas-Canada pour porter les demandes

des patriotes. Garneau profite de son stage pour acquérir des documents d'archives sur l'histoire du Canada. Il se rendra en France pour approfondir sa connaissance du pays de ses ancêtres et pour colliger d'autres documents concernant l'histoire du régime français. Il rentre au Canada en mai 1833. Il écrit :

[...] je passai les mers et visitai Paris et Londres, ces deux Athènes modernes. J'étais fier, en me promenant au milieu des monuments de ces capitales, d'appartenir aux nobles races qui les avaient élevés, et tout en admirant ces chefs d'œuvres, je faisais des vœux pour que l'étranger puisse un jour rendre le même témoignage à nos enfants sur les bords du majestueux Saint-Laurent⁹.

Garneau pratique le notariat sans enthousiasme, travaille ensuite comme commis à la banque de Québec puis comme traducteur à la Chambre d'assemblée. Entre temps, il écrit de la poésie, s'intéresse à la politique et rédige dans le *Canadien* un article qui annonce sa vocation d'historien. En 1845, il publie le premier des neuf volumes de son *Histoire du Canada*. C'est une révélation, car jusque-là l'histoire du pays avait été écrite par des Anglo-saxons, notamment Robert Christie et William Smith.

François-Xavier Garneau décède en 1866. Le premier historien canadien français repose au cimetière Belmont dans un mausolée élevé grâce à une souscription présidée par sir James McPherson Le Moine.

Le dynamisme que manifeste l'élite canadienne française pour l'étude de son histoire et la création littéraire dans la seconde partie du 19^e siècle émerge, notamment d'un énoncé péremptoire du comte de Durham. Dans le rapport qu'il avait remis au Parlement britannique à la suite de sa mission au Canada en 1838, lord Durham avait affirmé que les Canadiens n'étaient pas encore affranchis de la France et qu'ils formaient «un peuple sans histoire et sans littérature ...». Cette phrase encore douloureuse aujourd'hui dans l'imaginaire québécois avait semé la consternation. Elle engendra une effervescence intellectuelle chez nombre de personnalités qui s'engageront résolument dans la recherche historique et l'écriture. Écrivains, journalistes et hommes politiques se rencontreront chez James McPherson Le Moine pour partager leurs réflexions sur l'histoire du Canada.

Un premier festival de la vigne en octobre 1864

Un premier festival de la vigne a lieu au domaine Spencer Grange à l'occasion de la Conférence de Québec, inaugurant ce qui deviendra le «rendez-vous culturel de Québec».

Des délégués du Canada-Uni et des provinces de l'Atlantique étaient alors réunis dans la capitale pour discuter des assises d'un projet de confédération. Plusieurs journalistes y étaient, dont George Augustus Sala du *Telegraph* de Londres. «Les vignes de Spencer Grange étaient alors à leur meilleur et il me vint à l'esprit que mes amis littérateurs aimeraient une petite réunion dans les serres du domaine pour connaître Sala», relate James Le Moine. Le châtelain nous présente ses invités :

[...] Les correspondants des grands journaux de l'Angleterre et des États-Unis s'étaient donné rendez-vous à Québec pour renseigner le public sur ce qui s'y passerait. Parmi les «lions» du journalisme installés dans la vieille capitale, le plus connu était sans contredit le spirituel George Augustus Sala, correspondant du *Telegraph*, grand journal de Londres. À la sollicitation de quelques familiers, il fut décidé d'inviter, à une petite fête champêtre, les hommes les mieux posés dans notre monde littéraire, pour faire la connaissance de M. Sala, et, au besoin, pour le renseigner sur ce qui touchait au Canada. Les invités, sans être nombreux, représentaient des talents et des spécialités de plusieurs genres : d'abord, une des plus fortes plumes du journalisme en 1864, l'honorable Joseph Cauchon, un fin causeur et un savant, ce pauvre professeur Hubert La Rue, décédé si prématurément pour la science ; un publiciste distingué, Jean-Charles Taché, nos deux historiens : Garneau et Ferland. L'âme de la fête était le spirituel, le caustique George Sala. Il causait en français avec une singulière facilité. L'abbé Ferland semblait avoir recouvré sa vieille verve gauloise ; La Rue décochait ses traits ardents à droite et à gauche ; Taché se croyait, en conscience, tenu de



Serre pour la culture de la vigne à raisins dans un domaine non identifié du chemin Saint-Louis (Archives de la ville de Québec NO 1532)

le contredire en tout et partout, le grave Garneau écoutait en souriant les fines réparties de Sala. Cette réunion d'esprits d'élite restera longtemps gravée dans ma mémoire⁸.

Le festival de la vigne se renouvellera chaque automne, pendant 32 ans. Dans sa livraison du 26 septembre 1896, la *Montreal Gazette* rapporte :

[...] En 1896, la réunion eut lieu comme autrefois, dans la serre à vigne centrale. S'étendant d'un bout à l'autre de la serre, une table, improvisée sous les grappes suspendues de Black Hamburg, avait été dressée par miss Le Moine, avec de charmantes décorations florales, où des géraniums écarlates se mélangeaient avec les panaches amers du Goldenrod. C'était un après-midi délicieux de septembre, les rayons d'un soleil moelleux dorèrent le feuillage émeraude des érables qui languissaient à revêtir leurs teintes automnales; le drapeau du Dominion, offert par les propriétaires des domaines avoisinants, flottait allègrement au vent depuis la hampe couronnant le manoir; tout se conjuguait pour embellir et animer la fête champêtre.

Après avoir goûté aux succulents raisins Black Hamburg, Royal Muscadie, Sweet-water et Frontignan – assez, de fait, pour que chacun puisse poser un jugement éclairé sur le fruit au parfum d'ambrosie – on proposa de boire à la santé du lieutenant-gouverneur, le toast s'accompagnant d'une aimable allusion aux distingués et bien mérités honneurs impériaux que lui avait récemment conférés sa gracieuse majesté, ce à quoi sir Adolphe [Chapleau] répondit dans son style habituel joyeux et vigoureux¹⁰. (Traduction de l'auteure)

Un lieu culturel recherché

De nombreux intellectuels ont fréquenté le rendez-vous culturel de Spencer Grange: Jean-Baptiste Ferland, François-Xavier Garneau, Charles-Honoré Laverdière, Hubert La Rue, Philippe-Aubert de Gaspé, Joseph

Cauchon, Octave Crémazie, Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, Faucher de Saint-Maurice, Henri-Raymond Casgrain, Francis Parkman, William Kirby, Louis Fréchette, Ernest Gagnon, Pamphile Le May, Adolphe-Basile Routhier, Benjamin Sulte, Charles Fitzpatrick, George-Étienne Cartier, Étienne-Pascal Taché, Goldwin Smith. De ceux-ci, Parkman et Fréchette ont entretenu une relation particulière avec sir James McPherson Le Moine.

L'historien Francis Parkman

Francis Parkman, dont les ancêtres étaient arrivés en Nouvelle-Angleterre sensiblement à la même époque que les ancêtres français de James Le Moine en Nouvelle-France, voit le jour en 1823 dans une famille aisée de Boston. La bibliothèque de ses parents nourrit son goût pour la lecture pendant ses jeunes années. À l'université Harvard, il rencontre le réputé professeur Jared Sparks, qui l'initie à l'histoire de la Nouvelle-France. Cette expérience est marquante : Parkman consacra les 30 dernières années de sa carrière d'écrivain à la rédaction d'un ouvrage en sept volumes intitulé *France and England in North America*. L'œuvre magistrale, qui couvre l'époque coloniale depuis ses débuts jusqu'en 1763, comprend les titres suivants : *Pioneers of France in the New World*, *The Jesuits in North America in the Seventeenth Century*, *La Salle and the Discovery of the Great West*, *The Old Regime in Canada*, *Count Frontenac and New France Under Louis XIV*, *A Half-Century of Conflict*, *Montcalm and Wolfe*. Francis Parkman termine l'écriture du livre *France and England in North America* en 1892. Il décède l'année suivante.



Lys créé par Francis Parkman [*Lilium Parkinii*], dessin de Walter Hood Fitch, v.1878. Ce dernier, associé au Kew Gardens de Londres, a produit plus de 10 000 illustrations botaniques entre 1834 et 1890.

La carrière de l'écrivain avait débuté avec la publication de *The Oregon Trail* en 1849. Ce récit d'un voyage qu'il avait effectué dans l'Ouest du pays afin de connaître les moeurs et coutumes des amérindiens allait être suivi par la publication de *History of the Conspiracy of Pontiac*, en 1851.

À la suite du décès de son fils et de son épouse, Francis Parkman entre dans une période de dépression. Il délaisse la recherche historique et s'adonne à l'horticulture dans sa propriété de Jamaica Plain, en banlieue de Boston. Après plusieurs essais, il hybridera des lis et créera une nouvelle variété appelée *Lilium Parkmanii*. Il est aussi passionné par la culture des roses et, en 1866, publie *The Book of Roses*. Lorsque son intérêt pour l'histoire refait surface, il vient à Spencer Grange se documenter sur la Nouvelle-France. À l'occasion d'une de ses visites, il offre son ouvrage *The Book of Roses* à la famille Le Moine ainsi que 21 rosiers de son propre jardin.

En 1872, James Le Moine lui dédicace son ouvrage *Album du touriste* :

À qui donc, devais-je, de préférence dédier *l'Album du touriste*, sinon au touriste aimé qui, chaque printemps, nous revient avec les hirondelles ; au brillant et sympathique historien qui a su entourer d'une auréole notre vieux Québec, sans oublier Sillery, le Sillery glorieux de 1637 ! À Francis Parkman, no-

tre illustre ami, professeur au Harvard College de Boston.
Sillery, le 1^{er} juillet 1872¹¹.

Pendant toutes ces années de recherche et d'écriture sur l'histoire de la Nouvelle-France, Francis Parkman correspond régulièrement avec l'abbé Henri-Raymond Casgrain, professeur d'histoire à l'Université Laval. En 1878, appuyé par ses collègues Charles-Henri Laverdière et Hubert La Rue, Henri-Raymond Casgrain propose que l'Université décerne un doctorat *honoris causa* à l'historien américain pour le travail immense qu'il a accompli sur notre histoire. Un tollé s'élève aussitôt chez les ultramontains* dirigés par le journaliste Jules Paul Tardivel. Ils reprochent à Parkman d'avoir dénigré le peuple canadien français et ses croyances par des observations jugées tendancieuses sur les Jésuites et sur M^{gr} François de Laval. La controverse est si vive que le recteur doit informer Francis Parkman que l'Université ne peut lui remettre le diplôme honorifique comme prévu¹².

L'Université McGill lui confèrera cet honneur l'année suivante.

* Les ultramontains appartiennent à un courant nationaliste et conservateur ; ils poursuivent une croisade contre le libéralisme. Leur influence s'est exercée parallèlement à celle de l'Église sur l'éducation, la philosophie, les idées sociales et politiques, de 1840 à 1900.

Le poète Louis Fréchette

Admis au Barreau de Québec en 1864, Louis Fréchette entreprend à Chicago une carrière de journalisme, qu'il poursuit pendant sept ans. Il revient alors à Québec et est élu député à la Chambre des communes. Il participera à la vie publique pendant une décennie puis retournera à la pratique du journalisme.

Entre-temps, sa poésie lui avait apporté la renommée à l'étranger : l'Académie française lui avait attribué le prix Montyon en 1879 pour son recueil de poésie *Les fleurs boréales* et pour sa collection de sonnets *Oiseaux de Neige*. Le sonnet *Janvier* offre de belles résonances avec notre identité nordique :

Janvier

La tempête a cessé. L'éther vif et limpide
a jeté sur le fleuve un tapis d'argent clair,
où l'ardent patineur au jarret intrépide
glisse, un reflet de flamme à son soulier de fer.
La promeneuse, loin de son boudoir tépide,
bravant sous les peaux d'ours les morsures de l'air,
au son des grelots d'or de son cheval rapide,
à nos yeux éblouis passe comme un éclair.
Et puis, pendant les nuits froidement idéales,
quand, au ciel, des milliers d'aurores boréales
battent de l'aile ainsi que d'étranges oiseaux,
dans les salons ambrés, nouveaux temples d'idoles,
aux accords de l'orchestre, au feu des girandoles,
le quadrille joyeux déroule ses réseaux !

À l'occasion d'un grand banquet qu'il organise pour honorer le poète, James McPherson Le Moine déclare : « Une distinction aussi notable, accordée par la plus haute institution littéraire française, démontre la vigueur

UNIVERSITÉ LAVAL

Le 8 décembre 1852, l'Université Laval obtient sa charte de la reine Victoria, qui la consacre première institution d'enseignement de langue française en Amérique du Nord.

L'événement couronne les efforts déployés depuis une dizaine d'années par les abbés du Séminaire de Québec, Louis-Jacques Casault et Jean Holmes. Il est ici à propos d'ajouter que l'intervention énergique du gouverneur lord Elgin avait préalablement permis que le projet d'une université catholique romaine à Québec soit agréé à Londres.



Lanterne du pavillon central de l'Université Laval
(Joseph Ferdinand Peachy, 1874)

en Occident. Celle-ci voit la recherche comme principale source d'inspiration de l'enseignement et étend ses intérêts aux sciences et techniques qu'elle considère comme facteur du développement socio-économique. Elle introduit également la notion de liberté académique.

Un siècle plus tard, les bâtiments devenus trop exigus feront place à un campus moderne en banlieue ouest de Québec. En 1971, l'Université Laval modifie sa charte et se détache du Séminaire qui l'avait soutenue financièrement depuis sa création.

Reconnue comme l'une des grandes universités canadiennes, Laval compte aujourd'hui quelque 38 000 étudiants.

Dès le 14 janvier 1853, M^{gr} Pierre-Flavien Turgeon, évêque du diocèse de Québec, s'empresse d'obtenir la sanction papale, confirmant ainsi la filiation catholique non équivoque de l'Université.

L'abbé Casault est désigné recteur de l'institution. Celle-ci prend le nom de «Laval» en mémoire du premier évêque de la Nouvelle-France, François de Montmorency Laval, qui avait fondé le Séminaire de Québec deux siècles plus tôt.

Le 21 septembre 1854 marque le début de la construction des premiers bâtiments avec la pose de la pierre angulaire sur un terrain adjacent au Séminaire, entre la rue des Remparts et la rue Sainte-Famille. Encore aujourd'hui, le bâtiment central surmonté d'une magnifique lanterne constitue l'un des points saillants du panorama visuel du Vieux-Québec.

L'Université Laval adopte d'abord le modèle médiéval, où la mission se définit par un enseignement humaniste axé sur les professions libérales ; quatre facultés – théologie, droit, médecine et arts – verront le jour. Ce n'est que progressivement et plus tard que l'institution évoluera vers la conception germanique de l'Université, devenue dominante

intellectuelle qui existe dans la province de Québec. C'est une occasion de fertilité légitime pour tout le Dominion du Canada.»

Le Québec reconnaîtra ce brillant écrivain comme une figure importante de la création littéraire en baptisant de son nom la plus vaste salle du Grand Théâtre de Québec, en 1967.

UN TALENT SINGULIER POUR LA «PETITE HISTOIRE»

De la lecture des chroniques et anecdotes de James Le Moine – que j'évoque souvent dans cet essai – je retiens certainement l'image d'un fin observateur de son entourage, curieux des événements et des personnages de son passé et de son présent. C'est sans doute cette curiosité et sa fréquentation du Vieux-Québec qui l'amèneront à insuffler une vie nouvelle à la légende *Le Chien d'or*, qui courait en ses murs.

La légende «Le Chien d'or»

Le bas-relief du «chien d'or» – un des plus anciens souvenirs du régime français qui ait subsisté à ce jour – est à l'origine de la légende. On le retrouve sur le fronton de l'actuel édifice Louis-Saint-Laurent au coin de la rue Buade et de la côte de la Montagne. Cet ancien bureau de poste a été construit en 1871 sur l'emplacement même de la maison du chirurgien Timothée Roussel. Celui-ci avait reçu cette parcelle de terrain en 1673, érigé sa maison quelques années plus tard et vraisemblablement placé le bas-relief sur la façade accompagné du quatrain :

Je suis un chien qui ronge l'os ;
 En le rongant je prends mon repos,
 Un temps viendra qui n'est pas venu,
 Que je mordrai qui m'aura mordu.



Chien d'or
 Bas-relief (v. 1688) apposé sur
 le fronton de l'édifice Louis-
 Saint-Laurent, Québec

L'historien Benjamin Sulte mentionne qu'une sculpture semblable figure sur une maison d'un village appelé Pézenas, à quelque 43 km de Montpellier, lieu de naissance du chirurgien. L'œuvre est datée 1561. On croit que Roussel l'aurait reproduite sur sa maison pour se remémorer la vieille France.

Selon une autre source, c'est Nicolas Jaquin Philibert, principal protagoniste de la légende, qui aurait placé la sculpture sur la maison du D^r Roussel, après l'avoir acquise en 1734. Cette hypothèse découle de la découverte d'une pierre angulaire gravée d'une croix de Saint-André, des lettres P et H et de la date 1735, ainsi que d'une plaque de plomb portant l'inscription : Nicolas Jaquin dit Philibert m'a posée le 2 août 1735¹³.

Quoi qu'il en soit, l'obscur quatrain a inspiré plus d'un écrivain. En 1829, le révérend George Bourne en présente une version dans *Picture of Quebec*, le colonel James Pattison Cockburn en propose une seconde dans *Quebec and Its Environs*, puis l'avocat Augustin Soulard publie la sienne dans *Répertoire national*¹⁴ en 1837. James McPherson Le Moine résume ainsi la version de Soulard dans le premier volume de ses *Maple Leaves* :

Nicolas Jacquin Philibert, un marchand de Québec, occupait en 1748 la maison sur laquelle se retrouve actuellement le bas-relief du chien d'or. Il en était probablement le propriétaire. La date qui y figure – 1736 – indique vraisemblablement l'année de sa construction. D'une façon ou d'une autre, Philibert s'était attiré le mécontentement de l'intendant (Bigot), peut-être pour avoir refusé de se prêter à ses malversations et à ses extorsions. Pour inquiéter Philibert, l'intendant avait logé des troupes chez lui et avait ordonné à un lieutenant français du nom de Pierre Le Gardeur, sieur de Repentigny, de s'y installer. Ceci rendit le marchand furieux et lorsque le lieutenant se présenta chez lui, Philibert s'interposa, affirmant qu'il verrait à ce que cet ordre soit révoqué. «Vous êtes fou!» répliqua Repentigny. Philibert lui ayant asséné un coup de cane, l'officier dégaina son épée et blessa le marchand qui mourut le 21 février 1748. [...]

Afin d'échapper à une poursuite criminelle, de Repentigny se sauva de Québec et se réfugia en Nouvelle-Écosse, alors appelée Acadie, d'où il demanda son pardon à Louis XV. Ayant reçu pardon et sursis de Paris, l'officier revint à Québec l'année suivante afin de confronter toute poursuite que la veuve de Philibert pourrait engager et de faire reconnaître son pardon par le Conseil supérieur de la colonie. Madame Philibert, ayant – comme était alors coutume – reçu une compensation financière pour la perte de son mari, ne s'opposa pas à cette reconnaissance. Le lieutenant français demeura dans la colonie et fut promu capitaine en 1760, alors qu'il était sous le commandement du chevalier de Lévis. On pouvait présager que le passé de

Repentigny serait oublié et qu'un futur prometteur l'attendait. Tous semblaient avoir oublié comment Philibert était disparu prématurément dans la fleur de l'âge à la suite du crime ignoble d'un flagorneur de l'intendant. Tous, sauf un ! Pierre Nicolas Philibert, fils de la veuve Philibert, avait grandi – il avait alors 23 ans – en apportant support et consolation à sa mère. Son apparence était sévère, ses habitudes studieuses et réservées. On remarquait l'expression austère de son beau visage sur lequel se lisait une tristesse sourde dont rares sont ceux qui croyaient en connaître la source. Il était aimé de tous ceux qui le connaissaient.

Ce fut par un jour bien triste lorsque la veuve éplorée, suivie de quelques amies, accompagna son fils aîné au quai de la Basse-Ville, alors qu'il s'embarquait pour un poste militaire en France.

Dix mois plus tard, madame Philibert reçut une lettre en provenance de l'Europe. Elle fit sauter le cachet et les premiers mots apparurent : «Mère bien-aimée, vous êtes vengée ; le meurtrier de mon père n'est plus.»

Les deux officiers s'étaient retrouvés à Pondichéry, dans les Indes orientales. De Repentigny était tombé sous l'épée du jeune Philibert au cours d'un duel¹⁵.

(Traduction de l'auteure)

Alors qu'il était de passage à Québec en octobre 1864, le journaliste William Kirby du *Niagara Mail* achète le volume de James McPherson Le Moine. «J'étais tellement captivé par l'intérêt dramatique des contes *Château Bigot* et *Chien d'or*, que j'ai juré à un ami d'en faire la base d'un roman canadien», mentionnera-t-il. Le roman historique *The Golden Dog* avait vu le jour... William Kirby viendra souvent au domaine Spencer Grange pour se documenter sur la Nouvelle-France.

Le livre paraît à New York en février 1877, à l'insu de l'écrivain. Ce n'est qu'en 1896 que la Compagnie L. C. Page de Boston invite William Kirby à publier son ouvrage chez elle. L'année suivante, l'écrivain éprouve une grande satisfaction lorsque sa propre version voit le jour.

The Golden Dog captive le public aussitôt sa parution en 1877. Pamphile Le May en présente une traduction française en 1884. Les critiques sont enthousiastes : «Tout est là pour faire du *Chien d'Or* l'un des chefs-d'œuvre de la littérature canadienne¹⁶», mentionnent-elles. Cette déclaration se confirmera au fil du temps comme l'indiquent les nombreuses rééditions, autant en anglais qu'en français.

J'ai rédigé la synthèse suivante de l'ouvrage de William Kirby à partir de la version publiée en 1897 par L.C. Page de Boston¹⁷.

THE GOLDEN DOG

William Kirby

L'intrigue se déroule dans la ville de Québec à l'automne 1748; Roland Michel Barrin, marquis de La Galissonnière, est gouverneur de la Nouvelle-France et François Bigot en est l'intendant. La France vient tout juste de récupérer la forteresse de Louisbourg que Louis XV avait dû céder aux forces britanniques et anglo-américaines trois ans plus tôt. François Bigot occupait alors la charge de commissaire-ordonnateur de la forteresse.

Dans les milieux bien informés de Québec, on raconte que François Bigot s'était immensément enrichi au cours de son mandat dans l'Île-Royale. On le soupçonne même d'avoir escroqué la paye des soldats et d'avoir ainsi provoqué leur mutinerie et la perte de la forteresse. Un autre protagoniste, Pierre Philibert, fils du riche marchand de Québec Nicolas Jaquin Philibert, s'était, pour sa part, illustré pendant le siège de Louisbourg et on le considérait comme l'un des meilleurs officiers du roi. La famille Philibert habite dans la maison du D^r Timothée Roussel, celle-là même qui est ornée d'un mystérieux chien d'or...

En cette année 1748, la vie est extrêmement pénible pour la population qui est opprimée par les malversations de l'intendant Bigot. Pendant ce temps, ce dernier mène une vie fastueuse dans son château de Beaumanoir (château Bigot), à quelque 20 km au nord de la ville. Le marchand Nicolas Jaquin



Vue générale sur Québec de la Pointe Lévy
Cette gravure montre le profil de la ville quelques années
après les événements relatés dans cette légende.
(Richard Short, 1761, collection privée)

Philibert s'oppose aux exactions de François Bigot et au monopole odieux de la Grande Compagnie. L'intendant envie et déteste le bourgeois Philibert à cause de sa prospérité et de sa popularité. Il déteste également son fils Pierre, lequel est respecté par les citoyens de la ville, alors qu'il est lui-même l'objet de constantes allusions sur sa conduite indigne à Louisbourg.

Pierre Philibert aime secrètement Amélie, soeur de son ami Pierre Le Gardeur de Repentigny. Ces derniers sont des descendants de Charles Le Gardeur de Repentigny, gentilhomme normand arrivé au Canada en 1636 pour exploiter un fief que lui avait octroyé

la Compagnie des Cent Associés. Fier de son passé, le seigneur de Repentigny se plaisait – racontent ses descendants – à rappeler qu'un de ses ancêtres avait participé à la bataille d'Hastings aux côtés de Guillaume le Conquérant.

Pierre Le Gardeur de Repentigny est associé à François Bigot en tant que membre de la Grande Compagnie. Ce jeune homme courageux, mais imprudent, est follement épris de la séduisante Angélique Des Méloises. Bien qu'elle aime Pierre, Angélique nourrit l'ambition d'épouser l'intendant. Elle croit qu'il pourrait l'introduire à la cour de Louis XV. Mais François Bigot aime la ravissante Caroline de Saint-Castin qui a quitté son Acadie natale pour le rejoindre à Québec. Elle vit clandestinement dans le château de Beaumanoir.



Vue du palais de l'intendant
(Richard Short, 1761, collection privée)

avec finesse les pièges qu'elle lui tend pour obtenir une demande en mariage. «Le coeur de l'intendant est à Beaumanoir», réalise un jour Angélique. Néanmoins, l'ambitieuse jeune femme ne perd pas espoir et à l'occasion d'un bal au palais de l'intendant – où était conviée toute la belle société de Québec – elle enjoint Bigot d'émettre une lettre de cachet pour envoyer sa rivale à la prison de la Bastille à Paris. L'intendant refuse, prétextant la haute réputation de la famille de Caroline.

Un plan diabolique germe alors dans la tête d'Angélique pour écarter la mystérieuse amante de Bigot. Au courant des pouvoirs maléfiques de Marie-Josephte Dodier dite La Corriveau, tante de sa domestique Fanchon, Angélique Des Méloises n'hésite pas un instant à recourir à ses services pour se débarrasser de Caroline de Saint-Castin. Sitôt rentrée chez elle, elle ordonne à Fanchon de se rendre à Saint-Vallier et de ramener La Corriveau à Québec, le soir même.

«Dame de Beaumanoir, votre sort ne dépend pas de l'intendant comme vous le croyez», murmure Angélique. «Bigot aurait mieux fait d'émettre la lettre de cachet que de vous laisser tomber entre les mains de la sorcière de Saint-Vallier.»

La Corriveau possédait le secret de l'agua tofana, un poison fatal!

Les recherches effectuées par les alchimistes italiens Exili et Tofana pour trouver la pierre philosophale et l'élixir de longue vie avaient conduit à la fabrication de ce poison. Concocté à base d'arsenic, il était sans goût, sans couleur, inodore et causait la mort aussitôt absorbé par voie respiratoire. Dès que la composition de l'agua tofana fut connue, la mort se mit à planer sur le royaume de France, se glissa dans les cercles familiaux et se saisit de victimes impuissantes. Au début du 18^e siècle, les crimes d'empoisonnement étaient si nombreux

Caroline est la fille unique du baron de Saint-Castin qui a épousé la fille d'un chef abénaquis. Le couple avait l'habitude de recevoir les officiers royaux, civils et militaires de la colonie dans leur élégant manoir de Louisbourg. C'est à l'occasion d'une de ces réceptions mondaines que Caroline avait rencontré le chevalier François Bigot, alors l'un des officiers les plus importants de l'Île-Royale.

Angélique Des Méloises accueille régulièrement François Bigot dans sa résidence de la rue Saint-Louis. Le gaillard homme lui fait la cour, mais évite



La place du marché
(William H. Bartlett, *Canada Pittoresque*, 1848,
Bibliothèque des Archives nationales du Québec)

qu'ils suscitaient peur et anxiété. Exili et son épouse, la sorcière Le Voisin, seront tenus responsables de la fabrication du poison et brûlés vifs sur le bûcher en place de Grève à Paris.

Leur fille, Marie – elle aussi soupçonnée de pratiquer les arts noirs – avait cependant réussi à s'enfuir en Nouvelle-France, apportant avec elle le secret du poison. Elle avait épousé le sieur Corriveau de Saint-Vallier, conçu Marie-Joseph et lui avait révélé le secret de l'agua tofana.

Séduite par la promesse d'une jolie somme, La Corriveau vient à Québec en toute hâte. Elle informe Angélique de la puissance de l'agua tofana : «Trois gouttes du poison versées sur un bouquet de fleurs et respirées par un homme ou une femme entraînent inéluctablement la mort», lui indique-t-elle. «La victime ne ressent aucune douleur, mais décède en souriant comme si un ange s'était emparé de son souffle.»

Angélique ne peut se résoudre à administrer elle-même le poison ; elle prie La Corriveau de se rendre à Beaumanoir. Celle-ci n'acceptera qu'après avoir obtenu une forte augmentation de la récompense.

Retenu à Québec par son travail, Bigot revient à Beaumanoir avec Cadet, son agent et commissaire général de la Nouvelle-France, quelques jours après l'assassinat. Les deux hommes découvrent Caroline de Saint-Castin dans une chambre secrète de la cave du château. Ils soupçonnent Angélique d'avoir fomenté le crime, mais conviennent de n'en rien dire. Ne voulant surtout pas que la nouvelle s'ébruite, ils enterrent Caroline sur place.

Éventuellement, le baron de Saint-Castin apprend la disparition de sa fille et alerte la métropole. Une enquête est ouverte. Bigot ourdit alors un complot pour détourner l'attention du château de Beaumanoir et empêcher toute perquisition. Il déclare à Cadet : «Le temps est venu de me délivrer du perpétuel aboiement et du coup de dent du «chien d'or» ! Nicolas Jaquin Philibert doit être provoqué, insulté, et tué par un membre de la Grande Compagnie, d'une manière insoupçonnable, en plein jour!»

Avec fourberie, Bigot désigne le vulnérable Pierre le Gardeur de Repentigny comme assassin. Après une nuit de beuverie et de jeu au palais de l'intendant, le secrétaire de Bigot accompagne de Repentigny sur la place du marché de Québec. L'arrivée des deux cavaliers à bride abattue dans la foule suscite une rixe impliquant de Repentigny et le marchand Philibert. Obéissant à son sort funeste, de Repentigny blesse mortellement Nicolas Jaquin Philibert.

Amélie, accablée par ce meurtre commis par son propre frère, entre au couvent des Ursulines. Elle y mourra de chagrin. Pierre Philibert pardonne à son ami de Repentigny, ne le considérant pas responsable du meurtre, mais soupçonnant plutôt qu'il a été victime d'une machination de l'infâme Bigot.

Celui-ci continuera pourtant d'exploiter la population jusqu'à la fin du régime français et Angélique reprendra sa vie de courtisane à l'image de la belle et intelligente madame de Pompadour, maîtresse de Louis XV. Pierre Philibert et Pierre Le Gardeur de Repentigny poursuivront indépendamment leur carrière militaire.



In the Garden of the Ursuline Convent
(I.B. Schell, Picturesque Canada, 1871,
Bibliothèque de l'Assemblée nationale)

L'Idylle de mademoiselle Prentice et de lord Nelson

La plume de James McPherson Le Moine – si fraîche et pittoresque – ne cesse de piquer notre curiosité et ses anecdotes sont d'une vivacité tout à fait remarquable. Parmi celles-ci, l'une des plus surprenantes est sans doute *L'Idylle de mademoiselle Prentice et de lord Nelson*. Par coïncidence, elle est aussi directement reliée à la maison du chirurgien Timothée Roussel et à la légende *Le Chien d'or*.

Miles Prentice, ancien sergent dans l'armée de Wolfe, s'était établi à Québec après la prise de la ville et avait ouvert une auberge dans la maison du D^r Roussel. Il l'avait nommée Chien d'or. En 1782, il eût l'insigne honneur d'y accueillir le futur amiral Horatio Nelson, alors commandant de la frégate *Albamerle*.

Le poète Alphonse de Lamartine, mentionne James McPherson Le Moine, a souligné la venue d'Horatio Nelson à Québec et son idylle avec une jeune femme dans son ouvrage *Vie de Nelson* :

Ayant reçu ordre de venir en Amérique, Nelson passa quelques mois à Québec. Épris d'une ardente passion pour une belle canadienne, d'une classe inférieure à son rang, il n'hésita pas à sacrifier son ambition à son amour et à quitter le service pour épouser celle qu'il aimait, au moment où l'escadre faisait voile pour l'Europe. Ses officiers, inquiets de son délire, descendirent à terre pour l'arracher à son idole, et lui firent violence pour le ramener à son bord. On pressentit, dès cette époque, que l'amour, cette ambition insatiable des âmes tendres, serait l'écueil de sa vie¹⁸.



The battle of Trafalgar, as seen from the Mizen Starboard Shrouds of the Victory.
(William Turner, 1806-1808, Tate Museum)

L'héroïne de l'idylle aurait été nulle autre que M^{lle} Prentice, fille de Miles Prentice! James Le Moine dit avoir obtenu cette information du colonel John Sewell, fils du procureur général et juge en chef du Bas-Canada de 1808 à 1838, Jonathan Sewell, qui lui-même l'aurait reçue de son beau-père, l'honorable William Smith. James Le Moine indique encore que le duc de Clarence, un des fils de Charles II, qui était venu à Québec sur la frégate *Pegasus* en même temps que Nelson, aurait mentionné à William Smith le nom de la bien-aimée de lord Nelson.

Comme le fit James McPherson Le Moine, on peut se prendre à rêver sur les conséquences, parfois immenses, d'événements en apparence anodins de la «petite histoire». La brève idylle de lord Nelson avec une belle Québécoise apparaît de celles-là.

En effet, n'eût été l'intervention des officiers de *l'Albamerle*, qui interrompit les amours de Nelson et le forçat en quelque sorte à poursuivre une carrière militaire, qui plus tard l'immortalisera, le cours de l'histoire aurait pu bifurquer dans d'autres directions... Devenu amiral quelques années après cet épisode à Québec, Nelson remportera contre les forces navales françaises les batailles d'Aboukir et de Trafalgar. Sans opposition sur les océans, la Grande-Bretagne se hissera au rang de première puissance mondiale pour aboutir à une situation, un siècle plus tard, où le soleil ne se couchait jamais sur son empire.

Or, c'est la mise au ban du commerce de la Grande-Bretagne par Napoléon I^{er} pour contrecarrer le développement de son économie qui a conduit à la naissance de l'industrie du bois sur les berges de Sillery. Il s'agit là, assurément, d'un remarquable retour de l'histoire.



Église méthodiste Wesley
Cet édifice néogothique a été
le siège de l'Institut canadien
de Québec de 1944 à 1983.

UN CITOYEN ENGAGÉ

La passion qu'éprouve James Le Moine pour l'ornithologie et l'histoire du Canada se prolonge dans l'engagement social. On le retrouve successivement membre fondateur de l'Institut canadien de Québec, des Archives nationales du Canada et de la Société royale du Canada. L'action qu'il exercera à travers la Literary and Historical Society of Quebec, dont il fut membre pendant 40 ans – il aura été président, vice-président et conservateur de son musée d'histoire naturelle – s'étendra à la conservation des murailles du Vieux-Québec, à la transformation des plaines d'Abraham en un parc public et à l'érection d'un monument dédié au fondateur de la ville, Samuel de Champlain.

L'Institut canadien de Québec

La Literary and Historical Society of Quebec / Société littéraire et historique de Québec avait été créée en 1824, mais ne regroupait essentiellement que des Anglophones même après deux décennies d'existence. Les

Canadiens ne s'y sentaient pas à l'aise et souhaitaient une organisation de langue française. Au mois d'octobre 1847, le juge Marc-Aurèle Plamondon écrivait dans le *Canadien*: «[...] une société où nous serons chez-nous, une société toute et uniquement canadienne, une société où nos institutions, notre langue et nos lois seront respectées.» C'est pour répondre à ce besoin que l'Institut canadien est mis sur pied le 17 janvier 1848. James McPherson Le Moine, François-Xavier Garneau, Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, Octave Crémazie, Étienne Parent, Jean-Baptiste Renaud, Joseph Cauchon, Joseph-Charles Taché et Napoléon Aubin sont parmi ses fondateurs. Marc-Aurèle Plamondon en est nommé président et René-Édouard Caron, président honoraire.

Relocalisé à plusieurs reprises pendant un siècle, l'Institut canadien de Québec trouve un lieu d'hébergement en l'église Wesley, en 1944, grâce à la générosité du sénateur Lorne Webster. Mais les pérégrinations de l'Institut canadien n'étaient pas encore terminées : en 1983, il déménage dans la bibliothèque Gabrielle Roy.

L'ancienne église Wesley abrite aujourd'hui la Maison de la littérature, un centre d'animation, d'échanges entre écrivains et de promotion des auteurs, éditeurs et libraires.

LE POUVOIR DU CLERGÉ DANS LA SOCIÉTÉ CANADIENNE FRANÇAISE

En cette seconde moitié du 19^e siècle au Québec, le clergé était omnipotent dans la société canadienne française. C'est ainsi que l'abbé Henri-Raymond Casgrain, directeur du comité de censure de l'Institut canadien de Québec, avait pu prendre la liberté de brûler plusieurs dizaines de livres qui lui semblaient inconvenants. Quelle ne dut être la surprise de James Le Moine lorsqu'il apprit la disparition des œuvres des poètes Alfred de Musset et Alphonse de Lamartine, qu'il vénérât !

Le rigorisme religieux de l'époque avait également conduit à l'interdiction de danser la valse à deux et à trois temps, la polka, le galop, le rédowa et la mazurka. L'interdit coïncidait avec l'ouverture du



Carnaval d'hiver de 1848, moment important pour les rencontres mondaines. Devant cette décision qu'il juge arbitraire et odieuse, James Le Moine fonde le Club du quadrille canadien français. Il écrira plus tard avec humour que sa décision visait à «soulager plusieurs inconsolables jeunes amies dont les scrupules interdisaient de participer à certaines danses rapides.»

Une soirée mondaine à Québec
(*Canadian Illustrated News*,
Bibliothèque de l'Assemblée nationale)

Les Archives nationales du Canada

Alors qu'il effectuait ses recherches sur le régime français, l'écrivain Parkman avait signalé à son ami James Le Moine la difficulté générale de retracer les documents au Canada; il avait suggéré la création d'un système d'archives.

La Literary and Historical Society of Quebec s'était déjà intéressée au problème de la récupération de documents anciens, de leur classification, de leur dépôt et leur préservation dans un endroit sécuritaire. Elle poursuivra ses efforts avec son président James Le Moine, lesquels aboutiront, en 1872, à la création d'un dépôt d'archives au ministère de l'Agriculture du gouvernement fédéral; cela deviendra l'embryon des Archives nationales du Canada.

La Société royale du Canada

James Le Moine se démarquera également par la promotion de la culture scientifique. À la demande du gouverneur général sir John Douglas Campbell, marquis de Lorne, il participe à la création de la Société royale du Canada. Le distingué sillerois est élu président de sa section française à l'occasion de l'assemblée inaugurale qui a lieu à Ottawa en mai 1882. Les Casgrain, Chauveau, Fréchette, Le May, Routhier, Sulte et Faucher de Saint-Maurice – tous assidus du rendez-vous culturel au domaine Spencer Grange – en sont nommés membres. La Société royale du Canada obtient sa charte de la reine Victoria l'année suivante.

Fidèle à ses objectifs premiers, l'institution se consacre encore aujourd'hui au développement de la connaissance et de la recherche dans les arts, les lettres et les sciences.



Porte Saint-Louis
(W.H. Lynn et Charles
Baillairgé, 1878)

Le Moine se porte à la défense du patrimoine

James McPherson Le Moine mènera pendant 20 ans une lutte active avec la Literary and Historical Society of Quebec pour empêcher la démolition des murailles et des portes de la vieille ville de Québec. Mais le mouvement de modernisation allait l'emporter sur la conservation des vieilles pierres... et sitôt le départ de la garnison britannique de la Citadelle de Québec, en novembre 1871, les portes Saint-Louis et Prescott furent démantelées avec leur corps de garde. Les portes du Palais et Hope tomberont à leur tour deux ans plus tard sous le pic des démolisseurs.

L'écrivain s'indigne de ces destructions aveugles :

Évidemment, le temps pour nous est aux changements, aux démolitions, aux améliorations. Quand l'on voit une main sacrilège abattre nos massives, nos vénérables murailles, quand les portes séculaires de notre cité historique sont arrachées de leurs gonds, sans qu'une seule voix, pas même celle de l'antiquaire ne les réclame, l'on sent qu'il y a quelque chose de préférable à nos vénérables murailles, savoir, le confort de ceux qu'elles avaient mission de protéger et que la commodité, la santé du public, doit primer sur les prétentions des antiquaires. En bonne vérité, où cela finira-t-il¹⁹?

N'eût été de l'intervention du gouverneur général auprès du Conseil municipal, la destruction aurait été totale! Le comte de Dufferin, lui aussi amant des vieilles pierres, avait déclaré à son arrivée à Québec en juin 1872 : «Québec est l'une des villes les plus pittoresques et les plus belles du monde; son site est superbe et son enceinte de murailles et de tours lui fait une couronne splendide.» Le gouverneur obtiendra l'appui financier du premier



Durham Terrace and the Citadel
(*Harper's New Monthly Magazine*, 1858, Bibliothèque de l'Assemblée nationale)



Château Frontenac

L'hôtel constitue un endroit unique comme escale pour les passagers, soulignait le directeur du chemin de fer du Canadien Pacifique, William Van Horne. Il a été nommé «Château Frontenac» en l'honneur du flamboyant gouverneur qui avait dirigé la destinée de la Nouvelle-France pendant près de 30 ans. Avec ses tourelles, ses poivrières et ses lucarnes, il rappelle les châteaux européens du Moyen Âge. (Bruce Price, 1890)

Terrasse Dufferin

La balustrade de la terrasse en fer forgé et ses lampadaires ont été dessinés par Charles Baillaïrgé.



ministre du Canada, Alexander Mackenzie, pour préserver les murailles et entreprendre un projet d'embellissement de la ville.

Les réalisations les plus remarquables du projet se concrétiseront par la reconstruction des portes Saint-Louis et Kent auxquelles on intégrera des éléments décoratifs empruntés aux châteaux médiévaux de la vieille Europe, imprimant ainsi une marque originale à la silhouette de Québec. Ces travaux seront complétés par l'élargissement de l'esplanade et le prolongement de la terrasse Durham (ancienne galerie du Château Saint-Louis) jusqu'à la Citadelle. La terrasse sera nommée «Dufferin» en l'honneur du gouverneur général qui en avait dessiné les plans.

Les plaines d'Abraham

La vision remarquable de James McPherson Le Moine pour la préservation du patrimoine s'est aussi manifestée avec la transformation des plaines d'Abraham en un parc public.

À cette époque, les plaines d'Abraham appartenaient aux Ursulines qui les louaient au gouvernement fédéral pour fins d'exercices militaires. Avant l'expiration du bail prévu en 1899, la Literary and Historical Society of Quebec et son président James Le Moine entreprirent une campagne d'opinion en vue de maintenir les plaines dans le domaine public. Ce dernier avait vu l'urgence d'agir, anticipant le danger de voir les plaines devenir victimes de spéculations immobilières.

Dans sa livraison du 7 décembre 1898, le *Montreal Gazette* écrivait :

Les religieuses Ursulines, propriétaire du lot 165 dit des plaines d'Abraham, poussent même l'indifférence jusqu'à envisager de faire lotir leur terrain. Scandalisée à l'idée de voir ce noble site ainsi profané, l'opinion publique cana-



Des concerts ont lieu pendant l'été au kiosque Edwin Bélanger, sur les plaines d'Abraham.

dienne – tel que prévu – se mobilisa pour le préserver de l'urbanisation sacrilège. Pour honorer ce haut lieu de gloire, on revendique plutôt la création d'un parc qui fera l'orgueil de tous les Canadiens : nous ne pouvons considérer les plaines d'Abraham simplement comme une affaire locale. Il n'y a pas un seul Canadien de l'Atlantique au Pacifique qui ne fasse pas partie intégrante de sa signification. Ce n'est pas tout ! La victoire de Wolfe était le présage du triomphe ultime des troupes britanniques par lequel le Canada est devenu, en dépit des périls et des tentations, ce qu'il est depuis²⁰.

Les efforts de la Literary and Historical Society of Quebec seront couronnés de succès. Le 25 mai 1899, son président Philippe Baby-Casgrain rencontre le premier ministre du Canada, sir Wilfrid Laurier, et le convainc de créer un parc accessible à tous, à perpétuité. En 1908, le gouvernement fédéral soustrait définitivement les plaines d'Abraham à l'envahissement urbain en créant la Commission des Champs-de-Bataille. Celle-ci a recours aux services de l'architecte paysagiste américain Frederick Todd pour aménager un parc naturel et commémoratif public qui sera nommé parc des Champs-de-Bataille. Les travaux sont lancés la même année pour marquer le tricentenaire de la fondation de Québec.

L'un des plus importants parcs historiques du Canada, le parc des Champs-de-Bataille est fréquenté en toutes saisons, pour les loisirs, pour la pratique des sports, pour diverses activités populaires, à l'occasion de concerts d'été...

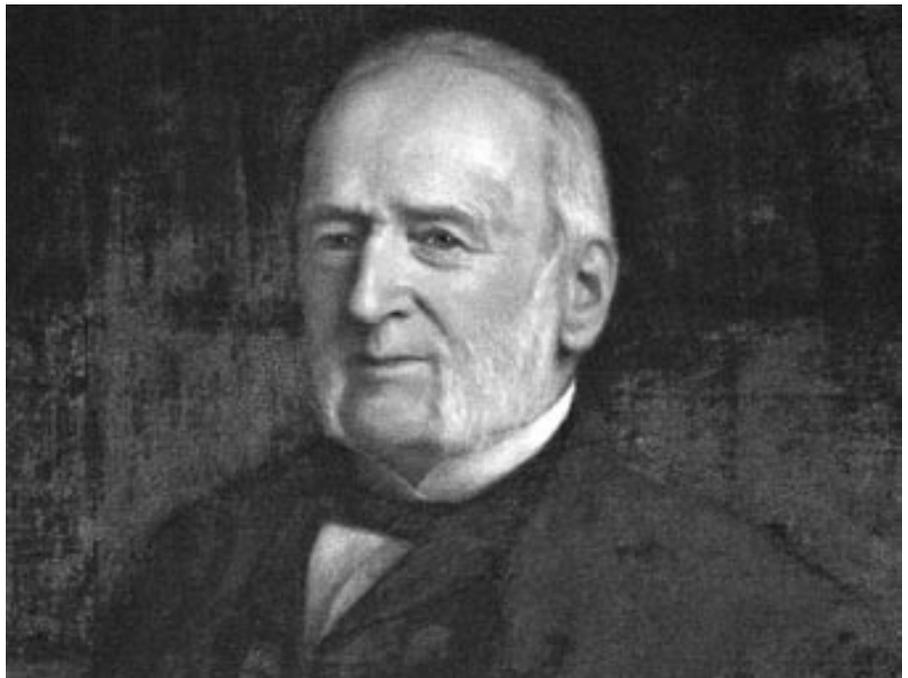
Un monument à la gloire de Samuel de Champlain

L'inauguration d'un monument dédié à Samuel de Champlain, le 21 septembre 1898, constitue l'ultime aboutissement d'une autre initiative de James McPherson Le Moine. Quelque 20 ans plus tôt, il avait en effet soumis à la Literary and Historical Society of Quebec le projet d'ériger un monument à la gloire du fondateur de la ville.

L'événement donne lieu à une fête grandiose présidée par le gouverneur général, le comte de Minto. Le premier ministre du Canada, sir Wilfrid Laurier, le lieutenant-gouverneur du Québec, sir Joseph-Adolphe Chapleau, et le premier ministre du Québec, Félix-Gabriel Marchand, assistent à la fête.

Devant une foule de quelques milliers de personnes, sir Wilfrid Laurier rend un hommage vibrant au fondateur de Québec :

[...] les hommes de France qui, les premiers, pénétrèrent dans le Saint-Laurent y furent attirés par la pêche et surtout par le désir d'y faire le commerce de la fourrure. Champlain y entra avec des pensées plus hautes et d'un ordre permanent. Champlain entra dans le Saint-Laurent avec l'intention de fonder une nation dans laquelle seraient perpétuées la langue, la religion et la civilisation de la France. C'est là la mission qu'il s'est donnée et la mission qu'il a accomplie²¹.



Sir James McPherson Le Moine
(R.J. Wickenden, v. 1902,
détail, *Literary and Historical
Society of Quebec*)

Hommages à un grand Sillerois

Le 1^{er} janvier 1897, la reine Victoria confère à James McPherson Le Moine le titre honorifique «sir». Elle lui témoignait ainsi sa reconnaissance pour son attachement envers le Canada et son histoire, et pour son engagement dans la sauvegarde de son patrimoine*.

On ne peut mieux évoquer la contribution de sir James McPherson Le Moine à son pays que ne l'avait fait son ami Louis Fréchette dans le poème²² qu'il lui consacra lorsqu'il reçut le titre de sir.

À sir James Le Moine

Vous avez, de l'oubli, sauvé bien des légendes.
 Vieux travailleur chargé de glorieux butins,
 Vous avez pour nos preux dressé bien des guirlandes,
 À l'histoire arraché plus d'un secret lointain.
 Vous avez célébré notre nature immense.
 Et tout en dessinant ses splendeurs à grands traits
 Vous nous peignez les moeurs et ôtez la romance
 Des doux chanteurs ailés qui peuplent nos forêts.
 Vous n'avez eu pour tous qu'une parole amie.
 Jamais on ne vous a vu jalouser les vainqueurs.
 Gloire à qui vous couronne... À notre académie
 Les prix étaient déjà décernés dans les coeurs.

SIR JAMES MCPHERSON LE MOINE S'ÉTEINT LE 5 FÉVRIER 1912, À L'ÂGE de 87 ans. Ses funérailles sont chantées par le chanoine Alexandre-Eustache Maguire en l'église paroissiale Saint-Colomb de Sillery. De très nombreuses personnalités ecclésiastiques et civiles assistent à la cérémonie religieuse. Sir James McPherson Le Moine est inhumé au cimetière Mount Hermon où reposait son épouse.

En 1967, la Commission des lieux et monuments historiques du Canada appose une plaque commémorative en l'honneur du noble chevalier dans le hall d'entrée du Morrin College.

* En juin 1901, l'Université Bishop lui décernera un doctorat honoris causa.



Armoiries de sir James McPherson Le Moine, une adaptation des armoiries des comtes Le Moine de Normandie. La devise Quo te falta trahunt / Là où le destin t'entraîne reflète bien la curiosité qui a animé toute la vie de l'écrivain. (Collection Literary and Historical Society of Quebec)